

# 1

## En Gascogne – 1250

*Je m'appelle Jeanne Delahaut. Je suis née un jeudi, le 13 octobre 1250. Depuis ce premier jour, ma vie n'a été qu'une succession de tourments et de joies, d'épreuves et de combats, d'amour et de haine. Une vie ordinaire diriez-vous...*

Jeudi 13 octobre 1250. Repoussé par les deux matrones, ses voisines, Ancelin Delahaut n'a pas eu le droit de rentrer chez lui. Voilà plusieurs heures qu'il entend gémir son épouse, Blanche, impuissant à l'approcher, refoulé au seuil de sa porte tel un intrus. Seules les femmes se sont succédé toute la journée au chevet de leur grand lit, leurs chuchotements l'effraient plus que les cris de Blanche, mais leur silence est aussi pesant que le plomb.

La nuit a maintenant recouvert le village et les champs alentours de sa grande cape noire, sous laquelle le vent lui-même n'ose s'engloutir, pas le moindre souffle d'air...

– Le monde s’est arrêté de respirer, pense Ancelin avec effroi. Il va s’effondrer comme une vieille carcasse et nous engloutir dans ses entrailles de feu avant de nous rôtir comme de vulgaires cloportes !

Même la forêt avoisinante, pourtant propice et friande des bruits les plus étranges et maléfiques semble avoir perdu sa voix, elle n’est plus que ténèbres au milieu des ténèbres.

Ses yeux s’agrippent à la noirceur du ciel à la recherche de la moindre étoile, celle-là même qui lui apporterait rassurance et, il le croit, à sa femme le flux bénéfique dont ses cris trahissent l’absence.

Entouré de la plupart des hommes du village, Ancelin vient d’engloutir quantité de vin pour enivrer l’attente et écouter ainsi la délivrance de Blanche, tout du moins pour écouter la sienne... Mais, rien ne tend à le distraire, ni l’alcool, ni les rires de ses camarades, ni les parties de dés. Par bonheur, sa tante Adèle vient le voir dès qu’elle le peut pour lui apporter des nouvelles de la parturiente :

– Ne t’inquiète donc pas Ancelin. Ta femme est gaillarde, depuis ce matin la Léonde et Mode la font marcher et lui font respirer du sel et de l’encens. Elle a bu de la poudre de matrice de lièvre mélangée à du vin. Crois-moi à ce rythme-là, la

Blanche va accoucher de ton fils aussi prestement qu'une lapine !

– Un fils ! Es-tu sûre ?

– Évidemment ! As-tu seulement regardé ta femme ces dernières semaines ? Son ventre est aussi gros, rond et tendu que les coilles d'un cheval ! Et ses mamelles ? Les as-tu seulement tâchées ? Elles sont prêtes à se fendre tant elles sont pleines ! Je te le dis Ancelin, cela ne trompe pas : ta Blanche attend un garçon. D'ailleurs pourquoi s'accrocherait-il autant s'il ne s'agissait pas d'un mâle ? Rappelle-toi la femme de ce pauvre Gaubert : à peine son ventre arrondi qu'elle était déjà malade, à ne pouvoir retenir la moindre bouillie. Tu as vu le résultat : au moment d'accoucher elle ne pesait pas plus lourd qu'un sac de fèves... vide ! Et elle a eu une fille... Notre Blanche aura un garçon !

– Au fond, que m'importe. Ce que je veux, c'est que ma tendre femme et mon enfant survivent tous deux à cette épreuve.

– Ne dis pas ça malheureux ! Tu sais comme moi que les filles n'ont pas plus de raison qu'une noix pourrie, creuse et rabougrie à l'intérieur ! C'est ça que tu veux ? Et puis, qui t'aidera dans les champs ? Une fille, mon pauvre Ancelin, ce serait une malédiction pour toi et ta famille. Elles ne sont bonnes qu'à s'esbaudir devant n'importe quel bétail !

– Mais enfin Adèle, comment peux-tu dire de telles choses ? Tu es une femme...

– Justement... soupire-t-elle.

Puis, après un bref moment d'un parlant silence, elle reprend, la verbe toujours aussi arrogante :

– La beauté de nos jeunes pucelles éveille les sens des galopins, ils deviennent aussi bouillants que l'huile dans le chaudron et au moindre regard langoureux ou au moindre pas de danse, ces gour-dasses sont prêtes à se faire détrousser !

Adèle est veuve depuis plus de vingt ans, Ancelin était un tout jeune garçon à la mort de son mari et pour lui, comme pour tous les autres, Adèle est « la veuve » ou, selon, « la vieille ». Pendant des années, elle s'est acharnée à élever seule ses trois enfants. Aujourd'hui, son aîné et sa belle-fille lui concèdent à regret un coin dans leur chambre, attendant avec impatience la mort de cette vieille femme autant aigrie qu'encombrante. Mais Adèle résiste. Voilà des années qu'elle est l'objet des insultes et de l'opprobre des villageois qui lui reprochent de ne pas s'être remariée : pourquoi une jeune veuve n'avait-elle pas cherché second mari sinon par goût de la luxure ?

Adèle n'a eu cure des quolibets, elle a fait ce qu'elle avait à faire : élever ses enfants, cuire son

pain et récolter les choux et les poireaux qui les feraient grandir.

– Point besoin d'un homme à engraisser dans ma maison, ces bons-à-rien toujours à dormir leur vin et prêts à te tanner le cuir pour un pain trop cuit ou une chope renversée !

Il faut dire qu'Arnaut, son mari, les quelques années qu'aura duré leur mariage, ne s'était pas privé de corriger violemment sa femme sous le moindre prétexte, pour le moindre embryon de désobéissance. Adèle n'avait pas eu d'autre choix que celui de subir sans geindre les jurons et la brutalité dont elle était impunément l'objet tous les jours. A la mort d'Arnaut elle s'était promise de ne jamais se remarier, de ne consacrer sa vie ni aux hommes ni à Dieu. Du fait, elle avait revêtu une carapace comme elle aurait enfilé une cotte de maille rigide et impénétrable. Elle disait détester les hommes ; elle n'en détestait pas moins les femmes, surtout les jeunes filles ! Non pas par jalousie, mais parce que ces pucelles lui rappelaient ce qu'elle avait été, avec ses espérances, avec ses rêves d'amour et d'un héroïque chevalier qui, à la croisée d'un chemin, l'enlèverait sur son destrier ! La réalité l'avait bel et bien rattrapée : son beau chevalier s'était transformé en ce propre à rien d'Arnaut et son destrier en une charrette puante et crottée !

Les célibataires l'ennuyaient, les couples l'in-supportaient. Alors, elle prenait un malin plaisir à s'immiscer dans les affaires de la vie courante et même intimes de son fils et de sa belle-fille, toujours prompte à les critiquer ou à les importuner. Le soir, son jeu favori – car il s'agissait bien d'un jeu dont les règles lui incombaient et duquel elle sortait toujours gagnante – consistait à se coucher en même temps qu'eux et de faire en sorte le matin de ne pas sortir de son lit avant qu'ils ne se lèvent. Ainsi, dès qu'elle comprenait que son fils se rapprochait de sa femme pour accomplir l'acte de chair, par ses toussotements à la limite de l'étouffement, elle leur faisait savoir qu'elle était éveillée et que tout accouplement serait des plus incongrus ! Les pauvres bougres n'avaient pas d'autre choix que d'aller s'enfermer dans la grange. A la seule idée que l'odeur du purin et le froid de la nuit allaient écourter leurs ébats, Adèle trouvait enfin le repos et s'endormait...

– Tu ne devrais pas parler ainsi Adèle, réproouve Ancelin. Tu as toi-même élevé deux filles. Elles n'ont pas rechigné à la besogne toutes ces années durant lesquelles elles ont grandi auprès de toi. Je les revois encore transportant les fagots de bois, confectionnant leur propre vesture ou tranchant les cous des poulets. Je te trouve bien peu reconnaissante !

– Des bonnes-à-rien elles aussi ! Aussi bêtes qu'un troupeau d'ânesses ! Regarde-les ces deux nigaudes avec leurs marmots toujours accrochés à leurs mamelles et leurs maris qui ne savent leur parler qu'à coups de bâtons. Et bien peu obligeantes en plus de ça. Jamais elles ne m'invitent à leur table, ni même à leur rendre visite. De toute façon, je n'ai aucune envie de passer tout le repas la tête dans le bol à écouter s'esclaffer ce sottard de Théobald et risquer de m'étouffer avec un os de poulet qui resterait coincé en travers de ma gorge. Qu'elles aillent au diable !

– Tu ne devrais pas t'étonner, Adèle, qu'elles ne t'invitent pas. Tout le village t'évite. Tu passes ton temps à cracher des jurons et à faire peur aux enfants. Continue comme ça et tu finiras sur le bûcher ! Je te le dis, Adèle, c'est toi qui va aller au diable...

– Oui, et qu'il plaise au Diable que j'y vois toster mon mari !

– Tais-toi donc malheureuse, on pourrait t'entendre...

Pendant ce temps, dans la manse des Delahaut, tous les nœuds de la demeure ont été dénoués pour conjurer le mauvais sort et éviter ainsi que le cordon entrave la gorge du nourrisson. Le lit a été rapproché du foyer à même le sol où pétillent les sarments

et fagots qui surchauffent la pièce. Le bonnet blanc qui coiffe Léonde et Mode ne suffit pas à retenir la transpiration qui perle de leur front. Blanche a froid... Adossée à Léonde qui la soutient sous les bras, elle inspire et souffle, inspire et souffle... au rythme des contractions qui poignent son ventre. Elle ne crie plus. Ses douleurs ont annihilé tous ses plaintes et ses gémissements. Elle n'a plus la force. Elle s'agrippe au drap de lin alors que la matrone enfouit ses mains huilées dans ses chairs, dilatant son col et repoussant l'enfant qui se présente mal.

Ancelin et Blanche sont mariés depuis deux ans, mais ils se connaissent depuis toujours. Jeunes enfants déjà ils ne se quittaient jamais. On pouvait les apercevoir gambader dans les champs, approcher la lisière de la forêt pour ramasser les branches mortes qu'ils ramenaient en riant chez leurs parents ou encore chasser les oiseaux dans les champs. En grandissant, Ancelin avait dû accompagner son père dans les labours et Blanche nourrir les volailles ou s'occuper de son jeune frère. Sa mère s'assurait de sa bonne éducation, avec rigueur mais tendresse. Elle veillait aussi sur la virginité de sa fille lui interdisant toute rencontre solitaire avec Ancelin ou de marcher trop loin sur les chemins fréquentés par tous « ces mâles prompts à croquer la pucelle comme le loup la brebis ».

Pour autant, il ne faisait aucun doute que ces deux-là devaient être mariés au plus vite. Ainsi, pour les treize ans de Blanche, les fiançailles furent prononcées dans la petite église du village. Deux ans plus tard, Blanche et Ancelin étaient unis par le mariage. Bénits par le prêtre, la tête couverte d'un voile, ils prononcèrent enfin les mots qui leur brûlaient la bouche depuis tant d'années... « Je te prends à époux, je te prends à épouse ».

Ils habitaient une modeste maison de boue séchée couverte d'un toit de chaume et à la petite fenêtre à travers laquelle, le soir, on pouvait voir la lumière naître enfin du feu dispensé par le foyer. Ancelin n'était pas comme la plupart des hommes du village qui ne considéraient leur femme que pour ses qualités de bonne mère, de bonne couturière, de bonne cuisinière... et l'ignorait dès passée la trentaine. Certes, Blanche était encore très jeune, mais elle savait au fond d'elle que quelques soient les ravages que lui infligerait le temps, Ancelin ne la blâmerait pas. Il l'avait aimée enfant, jeune fille, il l'aimait femme et l'aimerait vieille.

Leur quotidien était rude, rythmé par les travaux des champs et la fente du bois, auxquels s'ajoutaient les corvées imposées par le seigneur qui obligeait les hommes à empierrier les chemins ou à nettoyer les fossés à longueur d'année. Blanche, en

attendant le retour de son mari à la tombée de la nuit, entretenait la maison et soignait les quelques occupants de la basse-cour. Leurs seules préoccupations étaient d'éviter la lèpre, la peste et la famine, leur unique désir celui d'avoir un enfant.

– Si c'est un garçon, disait Blanche, nous l'appellerons Jean. N'est-ce pas un joli nom que celui-là ? Je suis sûre qu'il te ressemblera Ancelin, beau et vigoureux. Il sera un bon fils, puis un bon père.

Ce n'est qu'au milieu de la nuit qu'Adèle vient annoncer la naissance de sa fille à Ancelin et la mort de sa femme. Avant de se fondre dans la nuit, Ancelin ne peut que prononcer :

– Nous l'appellerons Jeanne.